

froide inonda son visage ; jamais la mort ne lui avait paru si proche. Mais à cette crise de faiblesse succéda le dernier élan du désespoir ; il recommença à se trainer en avant avec une sorte de fureur, lorsque tournant brusquement la saillie du mur qu'il longeait depuis plusieurs heures, l'étoile brillante du matin s'offrit tout-à-coup à ses regards : il était arrivé à l'entrée de la grotte !

Ce qu'il éprouva alors peut se sentir, mais aucun langage ne saurait l'exprimer. — (*Phare du Havre.*)

RELATION, &c.

(*Suite et fin.*)

Le 11, nous continuâmes notre route, et vers 10 heures, nous rejoignîmes Mr. A Grignon avec environ 20 Polles-Avoines, et un *Soki*, nommé THOMASSON, qui avait été à la Prairie du Chien une vingtaine de jours auparavant. Il fut ici donné ordre au capitaine Rolette d'aller en avant jusqu'au Portage, où il devait trouver La Sarcelle, et le prier d'envoyer 60 ou 80 jeunes guerriers sauvages au confluent de l'Ouisconsin avec le Mississipi, pour couper la retraite à l'ennemi, s'il tentait de descendre par cette dernière rivière. Cet ordre devint pourtant inutile ; car le capitaine Rolette ayant rencontré La Sarcelle à deux lieues en avant de nous, il avait appris de lui que les ennemis ayant débarqué tous leurs effets, demeuraient dans les maisons du village et du fort, sans le moindre soupçon qu'on dût les attaquer. Cette nouvelle ayant été communiquée à notre commandant, il contremanda prudemment l'ordre donné au capitaine Rolette, de peur que si l'ennemi voyait rader un si grand nombre de sauvages autour du village, il n'en fût alarmé, et ne prit le parti de se retirer : ce qu'il désirait empêcher. Dans le cours de la journée, six autres Sokis se joignirent à nous. Ils avaient fait deux chevelures. Nous fîmes, ce jour-là, 13 lieues.

Le 12, nous fîmes 14 lieues, et allâmes camper à quatre lieues du Portage. Nous rencontrâmes, ce jour-là, plusieurs petits partis de sauvages déguenillés et à demi morts de faim. Ils nous demandèrent à cor et à cri des hardes, des marchandises, &c. mais notre commandant réussit à les apaiser, en leur disant que des hommes qui allaient en guerre ne devaient pas s'occuper de marchandises ; qu'il ne convenait qu'à de vieilles femmes de demander des hardes ; que s'il y en avait parmi eux qui eussent honte d'être nus, ils pouvaient s'en retourner à leurs champs de maïs, et qu'il ne les mènerait point à la guerre.